

III.

Une ferme.

On entend des cris et des pleurs dans la maison. La porte s'ouvre, des femmes éplorées sortent, traînant des enfans. Un homme de quarante ans suit bientôt, pâle, les vêtements déchirés. Il soutient un vieillard presque mourant. Un jeune garçon l'accompagne. Plusieurs paysans paraissent aux fenêtres, tenant des bouteilles et des verres.

UN PAYSAN, à la fenêtre.

Bon voyage, les Gervais ! Votre petit vin est gentil. Tranquillisez-vous, on soignera les vignes.

JEANNE GERVAIS.

Voleurs ! craignez le bon Dieu !

GERVAIS.

Silence, Jeanne ! que ces brigands n'entendent pas nos plaintes.

SECOND PAYSAN.

Le bon Dieu ! il n'y en a plus de bon Dieu, la Gervaise ! Supprimé par décret de la république sociale.

PREMIER PAYSAN.

Le bon Dieu, c'est le soleil. Celui-là est juste. Il n'en donne pas aux uns plus qu'aux autres. Il luira sur tes champs, maintenant qu'ils sont à nous, comme lorsqu'ils étaient à toi.

SECOND PAYSAN.

Dis donc, la Gervaise, demande au père Gervais ce qu'il en pense du bon Dieu. Si tu ne sais pas pourquoi l'église que nous venons de démolir était neuve, il le sait, lui !

PREMIER PAYSAN.

Pardine ! il avait démolì l'autre. Va dans son toit à porcs, tu trouveras encore les marbres de l'autel.

(Les femmes baissent la tête en pleurant.)

GERVAIS, bas.

Que n'ai-je mon fusil !

SECOND PAYSAN.

Et la ferme, à qui était-elle ? Aux moines. Combien lui a-t-elle coûté ? Ce qu'elle nous coûte.

PREMIER PAYSAN.

Nous partageons en frères. Il avait pris tout pour lui seul.

LE VIEUX GERVAIS.

J'ai payé la terre, mais je n'avais pas payé le crime ; maintenant, je le paie. Vous paierez le vôtre, et bientôt. (A son fils.) Gervais, mène-moi là-bas, sur ce fumier.

GERVAIS.

Pourquoi, mon père ;

LE VIEUX GERVAIS.

C'est là que le prier est mort, âgé comme je le suis. Moi, je risais à cette fenêtre, la bouteille en main ; lui, râlait sur ce fumier. Il me dit que j'y viendrais à mon tour. Conduis-moi.

GERVAIS.

Non, mon père.

LE VIEUX GERVAIS.

J'irai donc tout seul. (Il se dirige en chancelant vers le fumier, l'atteint, tombe et meurt, la main tendue vers la maison. Les fenêtres se ferment.)

GERVAIS, à son enfant.

Ecoute, garçon. Tu vois, ils ont tué ton grand-père, ils prennent ma maison, qui devait t'appartenir. Nous étions les plus aisés de la commune ; nous voici à la besace. Je vais emmener les femmes. Toi, tu resteras ; tu te cacheras par là dans les halliers, et tu reviendras à la nuit. Ils seront encore à boire notre vin. Tu attendras qu'ils soient soûls tous : tu rentreras alors. Sans faire semblant de rien, tu fermeras à clé toutes les portes.... et puis tu iras dans la grange, au grenier, dans l'écurie, dans l'étable...

LE PETIT GERVAIS.

Et je mettrai le feu, pas vrai ? .. Oui, père, ... et je le mettrai aussi aux meules sous le vent, et j'ouvrirai aussi l'écluse pour qu'il n'y ait pas d'eau, et je couperai la corde du puits, et je lâcherai les chieus sur ceux qui pourraient s'ensauver. Et si tu veux m'attendre aux quatre ormes, je t'apporterai bien ton fusil, va, pour tuer les gens de Bromel, lorsqu'ils viendront avec leur pompe.

LS. VEULLLOT.

(A Continuer.)

VARIETES.

Effets de Magnétisme.

Depuis quelque temps, des exemples fort curieux de la lucidité du somnambulisme, appliquée par quelques magnétiseurs à la recherche et à la constatation de vols commis dans des circonstances mystérieuses, ont été portés à la connaissance de la justice. Sans nous prononcer sur le plus ou le moins d'importance que l'on doit attacher à ce moyen d'instruction, nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de relater quelques-uns des derniers faits qui viennent de se produire.

Une femme d'une quarantaine d'années, que des revers de fortune ont fait descendre d'une situation aisée aux humbles fonctions de portières d'une maison du quartier de la Bourse, avait été volée, il y a quelques jours, d'une somme de 2,740 francs, composée de 2,600 fr. en billets de banque et de 140 fr. en argent. Elle fit le même jour sa déclaration au commissaire de police, et parla du vol dont elle avait été victime à plusieurs locataires de la maison, entre autres à un banquier qui occupe l'entresol et le premier étage, pour son appartement privé et ses bureaux.

Le lendemain, dans la matinée, un jeune homme, qui, se trouvant sans place, avait passé l'hiver dans une petite mansarde de la maison, et avait pris l'habitude de venir causer fréquemment avec le concierge, en se chauffant à son feu, s'enquit près d'elle des démarches qu'elle avait dû faire pour découvrir son voleur. "Que voulez-vous, lui répondit celle-ci d'un air résigné, car elle avait dès le premier moment porté ses soupçons sur lui et voulait éviter de le mettre en défiance : que voulez-vous, j'ai été volée, c'est un malheur ; les démarches que je ferais n'aboutiraient à rien ; l'argent ni les billets n'ont pas d'extrait de naissance ; ils sont bien à ceux qui les détiennent.—Vous avez tort, lui répliqua le jeune homme, à votre place j'irais consulter une somnambule ; peut-être vous indiquerait-elle votre voleur.—Laissez-donc ! répondit à son tour la concierge, je ne crois pas aux magnétiseurs, et le mieux pour moi est de ne plus penser à cela.

Cette conversation, au lieu d'affaiblir ses soupçons, les confirma davantage ; elle en parla au banquier, et celui-ci, non seulement l'engagea à aller chez une somnambule, mais offrit de l'y accompagner. Le lendemain matin, la visite projetée eut lieu, et voici ce qui s'y passa :

Mis en rapport avec la concierge, et celle-ci demandant à la somnambule si elle savait pourquoi elle la venait consulter : "Vous avez été volée, lui répondit-elle.—Que m'a-t-on pris ?—De l'argent :